

---

Quand son désir est-il parvenu au plus haut point de fusion où tout cela était intenable, que son corps craquait comme la coque d'un navire prise dans la morsure des glaces, il s'enfuyait du logis et, sitôt le seuil franchi, il s'enfonçait dans le lait noir de l'ombre du premier porche venu et, n'y tenant plus, se soulageait d'une main en se mordant fort les lèvres pour qu'aucun cri ne sorte de sa bouche. Oui, après le jaillissement du plaisir, à bout de souffle, hébété, il rentrait chez lui en titubant, la tête vide.

Il y avait un autre homme pour lequel Lémia était tout. C'était Baraj. Mais pour dire cela, il faut quitter la laideur, se laver à grande eau du vice, entrer dans le poème, dans la chanson courtoise, dans la langue assagie de beauté. De cette passion muette, le corps était absent. Il n'y avait pour ainsi dire que l'âme elle le regard. Pour l'Adjoint, la jeune fille figurait tout à la fois la sainte, la sœur, l'enfant, la mère, comme si, dans sa féminité à peine éclosée, elle unissait toutes les figures, toutes les incarnations de la femme, avec la même grâce et le même inaccessible que les statues d'église ou les peintures sacrées.

Au fond de lui, quand il voyait Lémia, ce n'était pas de l'amour qui éprouvait Baraj, mais de la dévotion, de la reconnaissance, de l'humilité et de l'adoration. Une adoration proche de celle qu'on lit dans les scènes bibliques, celle par exemple au cours de laquelle Melchior, Gaspard et Balthazar, après leur long voyage, s'agenouillent devant l'Enfant Jésus, qui n'est encore qu'un nouveau-né enveloppé de l'odeur de la peau de sa mère, mais qu'ils reconnaissent, eux qui sont rois, pour le Roi des rois et le Sauveur du monde.

Baraj contemplait Lémia comme on contemple un monarque, la nuque baissée et le cœur offert, remettant sa propre vie entre ses mains. Un jour, elle avait regardé, lui avait souri, l'avait de ses yeux considérés au-delà de son apparence bancale, avait vu en lui ce qu'il y avait de bon, de simple, de solide, de pur.

C'était la première fois qu'on l'avait regardé ainsi.

Philippe Claudel (2023), *Crépuscule*, Paris, p. 464-465.